



Monsieur, oserai-je vous prier de partager ce mets avec moi? (Page 1031.)

— Comme on doit être inquiet en ce moment à Rueil et à Saint-Germain! dit Aramis; comme on doit se demander où est le cardinal, ce qu'est devenu le ministre, où est passé le favori! comme on doit chercher monseigneur dans tous les coins et recoins! comme on doit faire des commentaires, et si la Fronde sait la disparition de monseigneur, comme la Fronde doit triompher!

— C'est affreux! murmura Mazarin.

— Signez-donc le traité, monseigneur, dit Aramis.

— Mais si je le signe et que la reine refuse de le ratifier?

— Je me charge d'aller voir Sa Majesté, dit d'Artagnan, et d'obtenir sa signature.

— Prenez garde, dit Mazarin, de ne pas recevoir à Saint-Germain l'accueil que vous croyez avoir le droit d'attendre.

— Ah bah! dit d'Artagnan, je m'arrangerai de manière à être le bienvenu; je sais un moyen.

— Lequel?

— Je porterai à Sa Majesté la lettre par laquelle monseigneur lui annonce le complet épuisement des finances.

— Ensuite? dit Mazarin pâlisant.

— Ensuite, quand je verrai Sa Majesté au comble de l'embarras, je la mènerai à Rueil, je la ferai entrer dans l'orangerie, et je lui indiquerai certain ressort qui fait mouvoir une caisse.

— Assez, monsieur, murmura le cardinal, assez! Où est le traité?

— Le voici, dit Aramis.

— Vous voyez que nous sommes généreux, dit d'Artagnan, car nous pouvions faire bien des choses avec un pareil secret.

— Donc, signez, dit Aramis en lui présentant la plume.

Mazarin se leva, se promena quelques instants, plutôt rêveur qu'abattu. Puis s'arrêtant tout à coup:

— Et quand j'aurai signé, messieurs, quelle sera ma garantie?

— Ma parole d'honneur, monsieur, dit Athos. Mazarin tressaillit, se retourna vers le comte de La Fère, examina un instant ce visage noble et loyal, et prenant la plume:

— Cela me suffit, monsieur le comte, dit-il. Et il signa.

— Et maintenant, monsieur d'Artagnan, ajouta-t-il, préparez-vous à partir pour Saint-Germain et à porter une lettre de moi à la reine.

La suite au prochain numéro.

SCÈNES

DE

LA VIE DE BOHÈME

PAR

HENRY MURGER

(Suite.)

Le père Durand disparut dans l'escalier.

— Pardon, monsieur, dit en s'inclinant le propriétaire au jeune homme avec qui il était resté seul, à qui ai-je l'avantage de parler?

— Monsieur, je suis votre nouveau locataire; j'ai loué une chambre dans cette maison au sixième, et je commence à m'impatienter que ce logement ne soit pas vacant.

— Vous me voyez désolé, monsieur, répliqua M. Bernard, une difficulté s'élève entre moi et un de mes locataires, celui que vous devez remplacer.

— Monsieur, monsieur! s'écria d'une fenêtre située au dernier étage de la maison le père Durand; M. Schaunard n'y est pas... mais sa chambre y est... Imbécile que je suis, je

veux dire qu'il n'a rien emporté, pas un cheveu, monsieur.

— C'est bien, descendez, répondit M. Bernard. Mon Dieu! reprit-il en s'adressant au jeune homme, un peu de patience, je vous prie. Mon portier va descendre à la cave les objets qui garnissent la chambre de mon locataire insolvable, et dans une demi-heure vous pourrez en prendre possession; d'ailleurs vos meubles ne sont pas encore arrivés.

— Pardon! monsieur, répondit tranquillement le jeune homme.

M. Bernard regarda autour de lui et n'aperçut que les grands paravents qui avaient déjà inquiété son portier.

— Comment! pardon... comment... murmura-t-il, mais je ne vois rien.

— Voilà, répondit le jeune homme en déployant les feuilles du châssis et en offrant à la vue du propriétaire ébahi un magnifique intérieur de palais avec colonnes de jaspe, bas-reliefs, et tableaux de grands maîtres.

— Mais vos meubles? demanda M. Bernard.

— Les voici, répondit le jeune homme en indiquant le mobilier somptueux qui se trouvait peint dans le palais qu'il venait d'acheter à l'hôtel Bullion, où il faisait partie d'une vente de décorations d'un théâtre de société.

— Monsieur, reprit le propriétaire, j'aime à croire que vous avez des meubles plus sérieux que ceux-ci...

— Comment, du Boule tout pur!

— Vous comprenez qu'il me faut des garanties pour mes loyers.

— Fichtre! un palais ne vous suffit pas pour répondre du loyer d'une mansarde?

— Non, monsieur, je veux des meubles, des vrais meubles en acajou!

— Hélas! monsieur, ni l'or ni l'acajou ne nous rendent heureux, a dit un ancien. Et puis, moi, je ne peux pas le souffrir, c'est un bois trop bête, tout le monde en a.

— Mais enfin, monsieur, vous avez bien un mobilier, quel qu'il soit?

— Non, ça prend trop de place dans les ap-